

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

PARAISANT CHAQUE JOUR

NOUS LES CONNAISSONS

Un député au Reichstag, qui crie aux petits soldats de France « Sus aux Allemands ! » dans le *Bulletin des Armées*, c'est pour le moins original. Et il me semble pourtant que nul ne l'aura jamais fait après plus mûre réflexion et de meilleur cœur.

C'est que nous les connaissons, et dans tous les coins, les hommes que vous combattez avec tant de vaillance.

Depuis quarante-quatre ans, nous vivons, en Alsace-Lorraine, sous leur dure et implacable domination. Nous savons que l'Allemand est servile, plat, rampant devant les forts, mais hautain, oppresseur, dédaigneux du droit vis-à-vis de ceux qu'il a réussi à soumettre à ses odieux caprices.

Battez-le, et, humblement, il vous léchera les bottes, car dans la défaite il dépouille toute dignité. Laissez-vous battre, et il vous écrasera de toute sa morgue et de toute son insolence de parvenu.

Il est le nombre, mais il n'est pas l'intelligence et il n'est pas surtout la générosité.

Grattez l'Allemand et vous verrez toujours apparaître le Teuton massacreur et pillard qui tue pour se venger d'avoir eu peur et qui détruit les merveilles que nous ont léguées les âges précédents, par rage de n'avoir rien pu créer qui les égalât.

Vous les avez déjà vus à l'œuvre, ces sauvages. Ils ont saccagé cet écrin artistique qu'était Louvain. Ils ont fusillé de paisibles citoyens, des femmes, des enfants. Partout où ils passent, ils font le vide et sur les ruines qu'ils accumulent, et sur les cadavres qu'ils amoncellent éclate leur gros rire de brutes presque inconscientes.

Cette guerre, ils l'ont voulue, ils l'ont longuement préparée; d'avance ils aiguilèrent leurs longues dents de faméliques à la pensée de la curée prochaine. Après avoir vaincu la France par surprise, il y a près d'un demi-siècle, ils rêvaient d'asservir le monde tout entier à la « race des seigneurs », car ils ont cette inconcevable audace de prétendre que le Slave barbare et le Latin dégénéré doivent désormais devenir les esclaves de la race prédestinée des maîtres de l'univers (*das Herrenvolk*) !

Eh bien ! non ! ils ne réussiront pas dans cette folle entreprise. Vous représentez vous autres, soldats de France, la civilisation et le droit, vous défendez le patrimoine moral, artistique et littéraire de trente siècles d'incomparable culture intellectuelle. Vous combattez généreusement pour le plus bel idéal, parce que derrière vos armées et les couvrant de ses grandes ailes protectrices se dresse le Génie de la Grèce, de Rome, de la France, infatigable semeuse d'idées. Voilà pourquoi la victoire précédera vos étendards.

Là-bas, dans les plaines de l'Alsace-

Lorraine, 1,500,000 de vos anciens compatriotes, de pauvres gens qui depuis tant d'années gémissent sous le talon d'un impitoyable despote, applaudiront à vos succès et vous ouvriront largement leurs bras, quand, grâce à vos efforts, l'heure de la délivrance aura sonné pour eux.

Au nom de la population des provinces annexées, merci de votre courage, merci de votre endurance, merci de la foi que vous ne cessez d'avoir dans les destinées de la France, merci, oh ! merci de tout cœur du beau sang vermeil que vous versez le sourire aux lèvres et qui fera bientôt germer partout d'abondantes moissons de liberté.

E. WETTERLÉ,
ex-député au Reichstag.

SITUATION MILITAIRE

(6 septembre 1914)

L'importance du camp retranché de Paris, comme pivot de manœuvre pour nos armées qui sont en rase campagne s'affirme en ce moment. A notre aile gauche, nos troupes ont repris contact dans de bonnes conditions avec l'aile droite ennemie sur les rives du Grand-Morin.

L'engagement qui s'est produit hier, entre des éléments de la défense avancée de Paris et la flanc-garde de l'armée d'aile droite allemande, et qui avait tourné à notre avantage, a pris aujourd'hui plus d'ampleur. Nous nous sommes avancés jusqu'à l'Ourcq sans rencontrer de résistance sérieuse.

Sur notre centre et à droite, (Lorraine et Vosges), on continue à se battre avec acharnement sans que les Allemands aient pu nous entamer.

La situation des forces anglo-françaises apparaît donc comme satisfaisante dans son ensemble.

Maubeuge continue à résister héroïquement aux effets d'un bombardement très violent.

TABLEAU D'HONNEUR

Drapeau français décoré

Dans un récent combat, deux militaires du 137^e régiment d'infanterie, les soldats Broussard et Turcot ont enlevé le drapeau du 28^e régiment d'infanterie allemand dont le colonel, au même moment, était fait prisonnier. C'est le drapeau qui fut présenté samedi au Président de la République à Bordeaux.

En récompense de ce brillant fait d'armes, le Président de la République, sur la proposition du Ministre de la Guerre, vient de signer un décret conférant la croix de la Légion d'honneur au drapeau du 137^e régiment d'infanterie.

HUMOUR ALSACIEN

Au fil de l'eau

Les Alsaciens n'ont jamais aimé les Allemands, mais depuis la guerre de 1870 ils les détestaient de tout leur cœur et, en attendant le jour joyeux de la revanche tant espérée, ils se vengeaient de la brutalité de leurs oppresseurs en les criblant des traits de leur humour national, si justement célèbre.

Ainsi, la meilleure manière dont, d'après eux, on puisse éprouver la solidité d'un pont nouvellement construit, est la suivante : on place sur le pont, bien serrés les uns contre les autres, quatre ou cinq cents Prussiens authentiques, ou même davantage, pour peu que l'espace le permette. Si le pont résiste, ça va bien... et s'il ne résiste pas, ça va encore mieux.

— Pourquoi ?

— Eh parbleu, parce que les Prussiens tombent à l'eau et se noient !

Ils sabrent en français !

« L'accent », populaire et amusant, de la majorité des Alsaciens provient de ce fait qu'ils parlent d'habitude, entre eux, un dialecte d'origine germanique, d'ailleurs bourré de mots français, et auquel les Allemands ne comprennent rien.

Déjà, du temps de Napoléon I^{er}, de nombreux Alsaciens figuraient dans nos armées, les uns en qualité de simples troupiers et ce n'étaient pas les moins braves ! — les autres comme officiers, voire comme maréchaux de l'Empire. Ceux-ci et ceux-là employaient volontiers leur dialecte natal et comme quelqu'un s'en étonnait devant lui, Napoléon, qui les connaissait bien, répliqua justement :

— C'est vrai, ils s'expriment en Allemands, mais ils sabrent en français !

La Souris d'argent

On conserve dans l'église d'Ensistheim une souris d'argent. Cet ex-voto y a été déposé en souvenir d'une invasion de rongeurs qui, au bon vieux temps, fit disparaître toute une récolte.

Un Allemand, visitant le trésor de l'église, dit au sacristain :

— Comment, on est encore tellement superstitieux chez vous qu'on suppose écarter un fléau en offrant à Dieu une statuette d'argent ?

— Oh ! non, Monsieur, répond l'Alsacien, si nous croyions à l'efficacité de ces ex-voto il y a longtemps que nous aurions placé ici un Prussien en or.

LA VOIX DU CHEF

Si l'on était tenté de céder aux atteintes de certaines contagions mentales, répandues çà et là par les prophètes de malheur qui sèment la panique afin de faire partager aux autres les sentiments timides dont ils sont volontiers coutumiers, le meilleur moyen de se reconforter serait de lire les brèves et énergiques paroles que le général Galliéri, commandant l'armée et le camp retranché de Paris, vient d'adresser aux habitants de notre capitale, ainsi qu'aux troupes placées sous ses ordres.

C'est clair. C'est net. C'est décisif. La

NOUVELLES MILITAIRES

Recensement de la Classe 1915



On sait que la classe 1914 vient d'être appelée à l'activité. Les hommes de cette classe seront instruits dans les dépôts et pourront être vraisemblablement mobilisés au bout de quelques mois d'instruction.

M. Millerand, ministre de la guerre, estime qu'il y aurait le plus grand intérêt à remplacer dans les dépôts, à leur départ pour les armées, les hommes de cette classe par le contingent de 1915. A leur tour, les jeunes gens de cette dernière classe recevraient une instruction militaire leur permettant d'entrer en campagne dans un délai aussi restreint que possible.

L'article 33 de la loi du 21 mars 1905 permet au Ministre de la Guerre d'appeler par anticipation, en temps de guerre, la classe qui ne serait normalement appelée que le 1er octobre suivant.

Toutefois, l'article 10 de la même loi, modifié par l'article 6 de la loi du 7 août 1913, fixe l'époque du recensement de chaque classe au mois de janvier de l'année au cours de laquelle les intéressés ont vingt ans. Le ministre est d'avis que l'application de cette disposition conduirait, en tenant compte des délais nécessaires aux opérations de la revision, à reculer l'incorporation de la classe 1915 jusqu'au printemps prochain. Dans les circonstances présentes et devant l'impérieuse nécessité de remplir constamment les dépôts au fur et à mesure qu'ils alimenteront nos armées de campagne, il semble opportun de remédier sans délai à l'impossibilité d'une nouvelle intervention législative.

Il estime qu'en l'absence des Chambres, le recensement immédiat de la classe 1915 peut être ordonné par voie de décret.

D'autre part, il conviendrait d'abréger le plus possible la durée des opérations du recensement et de la revision de cette classe en simplifiant ou en supprimant des formalités qui en temps normal, ont une incontestable utilité, mais qui, dans la situation actuelle, doivent passer au second plan.

En conséquence, les tableaux de recensement de la classe 1915 seront dressés sans délai.

A l'Est de Paris

Les troupes de la défense avancée de Paris ont eu samedi le contact avec des forces adverses paraissant couvrir sur l'Oise, vers le sud-est, le mouvement du gros de l'aile droite allemande. Le petit engagement qui en est résulté, a tourné à notre avantage.

Sur mer

Le bureau de la presse anglaise communique la nouvelle suivante :

« Sept destroyers et torpilleurs allemands sont arrivés avariés à Kiel. D'autres navires couleront dans les parages. »

A bord du transatlantique hollandais « New-Amsterdam », capturé par le paquebot français « La-Savoie », se trouvaient 400 sujets allemands et 250 autrichiens allant prendre du service dans leur pays. Ils ont été internés au Bouguen et au fort de Crozon.

Nouvelle armée anglaise de 100.000 hommes

Les rapports reçus des centres de recrutement anglais montrent qu'une deuxième armée de 100.000 hommes sera levée dans quelques jours d'ici.

Un ordre du jour du général French

Le général French a adressé au corps expéditionnaire anglais un ordre du jour dans lequel il dit :

« Notre cause est juste. C'est notre devoir de combattre à côté de nos bra-

ves alliés en France et en Belgique pour soutenir notre honneur national, notre indépendance et notre liberté. »

« Ayez confiance en vous-mêmes et agissez avec la pleine connaissance de votre force. C'est avec cette confiance en la justice de notre cause que nous avançons pour vaincre ou pour mourir pour Dieu, pour le roi, pour la patrie. »

Les boers entrent en scène

Le général Beyers, commandant les forces de l'Afrique du Sud, vient de lancer une proclamation assurant que les Boers se battraient aux côtés des Anglais jusqu'au dernier homme.

L'offensive russe en Prusse

Dans la Prusse orientale une sortie de la garnison de Königsberg n'a pas réussi. Les divisions de cavalerie russe ont pénétré au loin dans l'intérieur de la Prusse orientale, détruisant les voies de communication et occupant la station de Korachin, dans la région de Soldau et de Sensburg.

Les troupes allemandes restent inactives.

L'importance des victoires de Lemberg et de Halicz

Les victoires des Russes à Lemberg et à Halicz ont une grande importance stratégique parce qu'elles assurent aux Russes la possession de la ligne du Dniester et leur facilitent une marche en avant vers le cœur de l'empire. En outre, la victoire de Lemberg constitue une sérieuse menace pour le flanc de l'armée autrichienne manœuvrant en Pologne russe.

C'est quatre corps d'armée autrichiens et non trois que les Russes ont mis en pleine déroute à Lemberg.

Le général Rousski, le vainqueur de Lemberg, est âgé de soixante ans. Il s'est distingué au cours de la guerre russo-turque et a fait partie de l'état-major de la deuxième armée de Mandchourie dans la guerre russo-japonaise.

PAROLES FRANÇAISES

Partout se sont trouvés à plaindre ceux qui n'ont pas eu à combattre là où ils se trouvaient jetés. Le combat est la vie de l'armée. Où il commence, le rêve devient réalité, la science devient gloire, et la servitude se vire.

Alfred DE VIGNY.
(Grandeur et servitude militaires.)

EUX ET NOUS

Au mois d'août, la Haute-Alsace fut occupée à quelques jours d'intervalle par les troupes françaises et les troupes allemandes.

Les soldats allemands fusillèrent des habitants, pillèrent des auberges, incendièrent des usines et des villages entiers. Les troupes françaises, pendant leurs heures de repos, offrirent leur aide aux cultivateurs pour rentrer la moisson.

Affamées, les troupes allemandes vécurent sur l'habitant. Le troupière français, bien ravitaillé, n'avait besoin de rien : il pouvait même partager ses grandes portions avec les enfants des villages, qui le contemplaient d'un air ravi. Le paysan alsacien prit sa revanche en offrant au soldat de France les fruits et le petit vin d'Alsace.

La population manquait déjà à ce moment de blé et de sel. La ville de Cernay commanda à des moulins de Strasbourg la farine nécessaire aux boulangers. Mais, en route pour Cernay, les voitures furent saisies par les autorités militaires allemandes et ce fut, finalement, le général Pau qui envoya — gracieusement — à la petite ville d'Alsace les vivres qui lui manquaient.

NOUVELLES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Le nouvel ambassadeur d'Espagne en France. — Le marquis de Valtierra, lieutenant-général, capitaine-général de la province de Burgos, qui vient d'être nommé ambassadeur d'Espagne auprès du gouvernement de la République, est arrivé à Bordeaux. Il a fait, samedi, une visite à M. Delcassé, ministre des affaires étrangères, et a été reçu dimanche matin par le Président de la République, à l'hôtel de la Préfecture, pour la présentation officielle de ses lettres de créance.

Les honneurs militaires ont été rendus dans la cour de l'hôtel de la préfecture. Le général marquis de Valtierra, le nouvel ambassadeur d'Espagne, est un ami personnel du roi Alphonse XIII. Il a fait partie de sa maison pendant de longues années. Il est grand-croix de la Légion d'honneur et avait été attaché à la personne de M. Poincaré lors de son voyage en Espagne. En le désignant comme ambassadeur, le roi a voulu marquer ainsi tout l'intérêt qu'il attache au maintien et au développement des sentiments de cordialité et de confiance qui existent entre les deux pays.

La neutralité suisse. — D'accord avec la France et l'Allemagne, le Conseil fédéral suisse a décidé de rapatrier au fur et à mesure un nombre égal de soldats de même grade de chacune des deux armées belligérantes. En application de cette règle, deux soldats français et deux soldats allemands internés furent renvoyés dans leur pays, ceci seulement pour établir le principe. Par la suite, cette mesure pourrait porter sur des troupes plus nombreuses.

De toute façon, la Suisse est résolue à tenir la balance parfaitement égale entre tous les belligérants, conformément au principe de la neutralité qu'elle a strictement observée jusqu'à ce jour et continuera à observer.

La mobilisation italienne. — Le paquebot italien « Posto » est parti de Tunis pour l'Italie, emportant environ 700 passagers, parmi lesquels un assez grand nombre de jeunes gens italiens appelés dans leur pays pour leur service militaire. Beaucoup d'autres Italiens qui désiraient partir n'ont pu le faire, faute de place. Au moment où le paquebot commençait à quitter le quai, les passagers du bord chantaient la « Marseillaise » et ensuite la « Marseillaise », reprise d'enthousiasme.

Le patriotisme irlandais. — Un meeting patriotique a été tenu à Cork. A ce meeting assistaient des personnalités de tous les partis, même des extrémistes. On y a adopté une résolution assurant que l'Irlande aiderait le gouvernement de toute sa force. Les orateurs ont demandé à tous les hommes de s'enrôler dans l'armée.

Situation désespérée de Tsin-Tao. — On annonce de Tokio que les Allemands de Tsin-Tao, assiégés par les Japonais, sont complètement isolés du monde extérieur et sont dans une situation désespérée. Ils manquent de tout. Leur reddition est attendue d'un moment à l'autre.

La Turquie se prépare-t-elle à la guerre ? — De nombreuses troupes ottomanes ont été débarquées sur le littoral de Smyrne.

Près de Tchataldja et à l'est de Scutari, les travaux de fortification se poursuivent fiévreusement.

Enver bey sera, dit-on, généralissime. L'escadre grecque, forte de douze navires, est partie dans la direction des Dardanelles. On débarque à Salonique des chargements de munitions venant de la Vieille Grèce.

Les Russes installent leur administration en Autriche. — Le généralissime des armées russes, le grand-duc Nicolas, a ordonné qu'à mesure de leur occupation par les troupes russes les territoires ennemis seront soumis à l'autorité militaire.

Les territoires occupés en Autriche-Hongrie formeront en conséquence une province spéciale, dont la haute administration sera confiée au commandant en chef des armées du Sud-Ouest.

La misère à Vienne. — Une situation extrêmement grave existe à Vienne. On y redoute la famine d'ici à quinze jours ; on y compte 250.000 sans travail, et le nombre de ceux-ci augmente chaque jour dans des proportions effrayantes.

Tous les magasins, toutes les maisons de commerce dans la capitale ont fermé leurs portes. L'opinion publique est très déprimée. A Vienne même ce n'est plus un secret pour personne que l'esprit général de l'armée est très mauvais, même chez les officiers, et l'on s'attend aux pires éventualités.

Le prince Lichnowsky en disgrâce. — D'après un télégramme de Berlin, le prince Lichnowsky, ancien ambassadeur allemand à Londres, serait en disgrâce auprès de

l'empereur et du gouvernement allemand pour avoir laissé croire au cabinet de Berlin que l'Angleterre n'interviendrait pas dans le conflit actuel et donné l'impression que la question irlandaise empêcherait toute unité d'action de la part de l'Angleterre.

De quel est la guerre actuelle. — M. William-G. Sheehy, représentant de la presse associée des États-Unis, a obtenu une interview de M. Churchill, ministre de la marine anglaise, qui lui a déclaré :

« Cette guerre est pour nous une guerre d'honneur, d'aspect des obligations que nous avons acceptées et de loyauté envers des amis en situation désespérée ; mais à présent qu'elle est commencée, elle est devenue une guerre de propre préservation. »

Pendant qu'il parlait, M. Churchill reçut un télégramme annonçant la destruction de Louvain, et le remettant à son interlocuteur, il ajouta :

« Est-il besoin d'une autre preuve ? Dites cela à vos concitoyens. »

Les capitalistes allemands achètent des titres russes. — On télégraphie de Copenhague que les capitalistes allemands, après les victoires russes de Gumbinnen et de Lemberg, ont acheté nombre de titres russes, dont le prix n'y a qu'une semaine était de 30, et est aujourd'hui de 95.

La presse berlinoise peu satisfaite, invite le gouvernement à prendre des mesures pour empêcher une hausse ultérieure.

Pour le premier soldat anglais qui capturera un étendard. — Lord Kitchener a reçu d'un anonyme une somme de 100 livres sterling destinée à récompenser le soldat anglais qui s'emparera le premier d'un étendard allemand.

Le duc de Westminster attaqué par les Uhlans. — Le duc de Westminster, qui est aide de camp du général French, portait l'autre jour des ordres en automobile, lorsqu'il fut soudain attaqué par une patrouille de uhlans. Une pluie de balles s'abattit sur la voiture. Le duc donna l'ordre de foncer à la quatrième vitesse. L'auto passa, mais l'officier qui accompagnait le duc fut tué. Celui-ci, voyant s'affaïsser son compagnon, se leva, fit le salut militaire, en lui adressant ces simples mots : *Good bye, boy*.

M. Barthou visite les hôpitaux. — M. Barthou, ancien président du conseil, président de la commission des secours aux blessés, est arrivé à Pau, où il a visité les hôpitaux de la région.

Les professeurs de Louvain à Clermont-Ferrand. — Parmi les réfugiés belges arrivés ces jours-ci à Clermont-Ferrand se trouvent douze professeurs de l'Université de Louvain, qui donnent des détails épouvantables sur les atrocités commises pendant la destruction de la ville par les Allemands.

Des Allemands se font naturaliser russes. — Un grand nombre d'Allemands résidant en Russie ont demandé la naturalisation russe.

Ce sont les Tchèques d'Autriche résidant en Russie, qui ont adressé une pétition au tsar pour lui demander que Pétersbourg s'appelât désormais Pétrograd, afin que le nom de la capitale russe n'eût plus une terminaison allemande.

Sérénité de Marsouin. — Quand, après une expédition héroïque à travers le Tibet et d'autres pays, l'explorateur Gabriel Bonvalot, ayant supporté des fatigues imaginables, arriva en Indo-Chine avec ses compagnons de voyage, le premier compatriote qu'il rencontra était un « marsouin » placé en sentinelle sur la frontière chinoise. M. Bonvalot était si heureux de retrouver un Français, un soldat surtout, qu'il embrassa le marsouin sur les deux joues. Puis on fit la causette ; l'explorateur demanda quelques renseignements au troupière et le questionna sur la vie qu'il menait dans ce coin de colonie.

« Etes-vous content, lui dit-il, d'avoir été envoyé par ici ? »

« Oh ! oui, m'sieu, lui répondit le marsouin avec une admirable tranquillité c'est un pays épatant... On n'est jamais malade... On meurt tout de suite ! »

L'aliéné volontaire. — Après la prise du col du Bonhomme, ce fut un sauve-qui-peut général parmi les fonctionnaires allemands de la Haute-Alsace. La plupart se précipitèrent dans le train de Fribourg-en-Brisgau, où les avaient déjà précédés, dès l'ouverture des hostilités, leurs collègues de la justice. Seul, le sous-préfet (Kreisdirektor) de Guebwiller manqua la correspondance.

Risquant de tomber entre les mains des Français, il prit une décision héroïque : il se fit internier à l'asile des aliénés de Ronfach, situé non loin de Colmar.

Les Français l'y ont découvert... et laissé.

Épisodes.

ENLÈVEMENT D'UNE BATTERIE
(Décembre 1799)

Une heure après, nous revenions sur les flancs, nos sans avoir rien rencontré sur les flancs, lorsque Pertelay jeune aperçut en face de nous et par conséquent à l'extrémité gauche de la ligne ennemie, une batterie de huit pièces dont le feu faisait beaucoup de ravages dans les rangs français.

Par une imprudence impardonnable, cette batterie autrichienne, afin d'avoir un tir plus assuré, s'était portée sur un petit plateau situé à sept ou huit cents pas en avant de la division d'infanterie à laquelle elle appartenait.

Le commandant de cette artillerie se croyait en sûreté, parce que le point, qu'il occupait dominant toute la ligne française, il pensait que si quelque troupe s'en détachait pour venir l'attaquer, il l'apercevrait, et aurait le temps de regagner la ligne autrichienne. Il n'avait pas considéré qu'un petit bouquet de bois, placé fort près du point qu'il occupait, pouvait receler quelque parti français.

Il n'en contenait point encore, mais Pertelay jeune résolut d'y conduire son peloton et de fonder de là sur la batterie autrichienne. Pour cacher son mouvement aux artilleurs ennemis, Pertelay jeune, sachant très bien qu'à la guerre on ne fait aucune attention à un cavalier isolé, nous expliqua son dessein, qui était de nous faire aller individuellement prendre un détour par un chemin creux pour nous rendre les uns après les autres derrière le bois placé à gauche de la batterie ennemie, puis de nous élaner de là tous à la fois sur elle, sans crainte de ses boulets, puisque nous arriverions par le flanc des pièces que nous enlèverions et conduirions à l'armée française.

Le mouvement s'exécuta sans que les artilleurs autrichiens le remarquent. Nous partons un à un et nous gagnons par une marche circulaire le derrière du petit bois, où nous reformons le peloton. Pertelay jeune se met à notre tête ; nous traversons. Le bois et nous nous élançons le sabre à la main sur la batterie ennemie, au moment où elle faisait un feu terrible sur nos troupes ! Nous sabrons une partie des artilleurs ; le reste se cache sous les caissons où nos sabres ne peuvent les atteindre.

Selon les instructions données par Pertelay jeune, nous ne devons ni tuer ni blesser les soldats du train, mais les forcer, la pointe du sabre au corps, à pousser leurs chevaux en avant et à conduire les pièces jusqu'à ce que nous ayons atteint la ligne française. Cet ordre fut parfaitement exécuté pour six pièces, dont les conducteurs restés à cheval obéirent à ce qu'on leur prescrivit ; mais ceux des deux autres canons, soit par frayeur, soit par résolution, se jetèrent à bas de leurs chevaux, et bien que quelques hussards prissent ces animaux par la bride, ils ne voulurent pas marcher. Les bataillons ennemis peu éloignés arrivent au pas de course au secours de leur batterie ; les minutes étaient des heures pour nous ; aussi Pertelay jeune satisfait d'avoir pris six pièces, ordonna-t-il d'abandonner les autres et de nous diriger au galop avec notre capture sur l'armée française....

Dans quelques-uns de ces combats, j'eus l'occasion de voir le général de brigade Macard, soldat de fortune, que la tourmente révolutionnaire avait porté presque sans transition du grade de trompette-major à celui d'officier général.

Le général Macard, véritable type de ces officiers créés par le hasard et par leur courage, et qui, tout en déployant une valeur très réelle devant l'ennemi, n'en étaient pas moins incapables par leur manque d'instruction d'occuper convenablement les postes élevés, était remarquable par une particularité très bizarre. Ce singulier personnage, véritable colosse d'une bravoure extraordinaire, ne manquait pas de s'écrier lorsqu'il allait charger à la tête de ses troupes : « Allons, je vais m'habiller en bête !... » Il était alors son habit, sa veste, sa chemise et ne gardait que son chapeau empanaché, sa culotte de peau et ses grosses bottes... Ainsi nu jusqu'à la ceinture, le général

Macard offrait aux regards un torse presque aussi velu que celui d'un ours, ce qui donnait à sa personne l'aspect le plus étrange ! Une fois habillé en bête, comme il le disait lui-même avec raison, le général Macard se lançait à corps perdu, le sabre au poing, sur les cavaliers, ennemis en jurant comme un païen ; mais il parvenait rarement à les atteindre, car à la vue si singulière et si terrible à la fois de cette espèce de géant à moitié nu, couvert de poils et dans un si étrange équipage, qui se précipitait sur eux en poussant des hurlements affreux, les ennemis se sauvaient de tous côtés, ne sachant trop s'ils avaient affaire à un homme ou à quelque animal féroce extraordinaire.

Le général Macard était nécessairement d'une complète ignorance, ce qui amusait quelquefois beaucoup les officiers plus instruits que lui placés sous ses ordres. Un jour, l'un de ceux-ci vint lui demander la permission d'aller à la ville voisine se commander une paire de bottes. « Parbleu, lui dit le général Macard, cela arrive bien, et puisque tu vas chez un bottier, mets-toi là, prends-moi mesure, et commande-m'en aussi une paire. » L'officier, fort surpris, répond au général qu'il ne peut lui prendre mesure, ignorant absolument comment il fallait s'y prendre pour cela et n'ayant jamais été bottier.

« Comment, s'écrie le général, je te vois quelquefois passer des journées entières à crayonner et à tirer des lignes vis-à-vis des montagnes, et lorsque je te demande ce que tu fais là, tu me réponds : « Je prends la mesure de ces montagnes. » Donc, puisque tu mesures des objets éloignés de toi de plus d'une lieue, que viens-tu me conter que tu ne saurais me prendre mesure d'une paire de bottes, à moi qui suis là sous ta main?... Allons, prends-moi vite cette mesure sans faire de façons ! »

Général MARBOT.
(Mémoires.)

Pour les familles des soldats

Le personnel enseignant et les œuvres de secours national. — Indépendamment du concours prêté sous des formes multiples par tous les universitaires non mobilisables aux autorités civiles et militaires, un vif mouvement de solidarité se dessine dans le personnel enseignant en faveur de toutes les œuvres de secours national.

A Paris, à Rennes, au Mans, etc., les instituteurs et institutrices, au Mans, les professeurs de lycée (garçons et filles) ont décidé de faire sur leurs appointements mensuels et pendant toute la durée de la guerre, des retenues au profit des œuvres de secours national.

Ces retenues vont de 2 % à 15 %, suivant l'importance des traitements ; mais s'il y a une inégalité dans les quotités, il y a une unanimité dans le sacrifice.

M. Augagneur visite la Croix-Rouge. — M. Victor Augagneur, ministre de la marine, a visité l'ambulance de la Croix-Rouge établie dans les locaux de l'Ecole de santé à Bordeaux.

Le ministre de la marine était accompagné du docteur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux.

M. Victor Augagneur, qui fut professeur à la Faculté de médecine de Lyon, s'est rendu compte de la bonne organisation de cette importante formation sanitaire. Il a constaté que le meilleur ordre régnait dans les divers services, aussi bien administratifs que médicaux. Après avoir parcouru les locaux réservés à la réception des malades, à leur répartition dans les salles, à la manutention, aux opérations, il s'est rendu auprès de tous les blessés.

M. V. Augagneur a félicité le personnel de tous ordres de l'admirable dévouement qu'il déploie dans l'exercice des fonctions qu'il a gracieusement assumées.

Les réfugiés belges. — M. le Maire de Bordeaux a reçu du baron Guillaume, ministre de Belgique en France, qui s'est installé avec ses collègues dans le chef-lieu de la Gironde, une lettre de remerciements pour l'accueil fait aux réfugiés belges :

« Dès mon arrivée dans votre belle ville, écrit-il, je puis constater avec quelle générosité, sous votre haute impulsion, vos concitoyens viennent généreusement au secours des malheureux Belges réfugiés à Bordeaux. »

Il me tarde de vous en remercier généreusement, monsieur le maire, et de vous prier d'être l'interprète de mes sentiments

de gratitude à l'égard de vos compatriotes. C'est un nouveau lien de fraternité entre votre beau pays et le mien. »

Le ravitaillement. — M. G. Thomson, ministre du commerce, a reçu M. Gruet, maire, et les représentants du Conseil municipal de Bordeaux, qui sont venus l'entretenir des questions intéressant le ravitaillement de la population civile. Il s'est fait rendre compte des stocks existants des denrées les plus essentielles, et des mesures à prendre pour le maintenir en état suffisant.

M. G. Thomson a reçu aussi les représentants de la Chambre de commerce de Bordeaux, qui ont traité les mêmes questions. Ils comptent saisir prochainement le ministre de leurs demandes pour parer aux difficultés d'approvisionnement pour la région.

L'ENFANCE D'UN HÉROS

Le père de Bayard, le Chevalier sans peur et sans reproche, fut lui-même un rude guerrier.

Avant de mourir, comprenant que ses jours étaient comptés, il convoqua ses quatre fils auprès de son lit. A chacun d'eux, il demanda quelle était sa vocation. L'aîné, âgé de dix-huit ans, répondit qu'il voulait demeurer au château natal.

— Eh bien ! Georges, dit le père, puisque tu aimes la maison, tu resteras ici à combattre les loups et les ours.

Le troisième et le quatrième optèrent pour la condition religieuse, et l'un d'eux devint plus tard abbé de Josaphat.

Mais le second, Pierre, âgé de quatorze ans fit cette réponse :

— Mon père, je serai, si cela vous plaît, soldat, comme vous l'avez été ; je veux suivre le métier des armes ; c'est mon plus grand désir, et j'espère, qu'avec l'aide de Dieu, je vous ferai honneur.

Le père fondit en larmes à ce discours. Dès le lendemain, il envoya un serviteur chez le frère de sa femme, qui était évêque de Grenoble. Le prélat se rendit en hâte au château. On tint un conseil de famille, et il fut décidé que le jeune Pierre serait envoyé comme page à la cour du duc de Savoie.

L'évêque fit venir de Grenoble un tailleur, qui travailla toute, une journée et toute une nuit à l'équipement du petit soldat.

Lorsque celui qui devait être un héros et qui n'était encore qu'un enfant, parut, tout équipé, son air martial, sa fière allure provoquèrent l'admiration de toute sa famille.

L'évêque lui recommanda d'être brave, doux, secourable aux pauvres, sobre quant au manger et au boire. Son père lui donna sa bénédiction. Sa mère, qui pleurait, et ses frères l'embrassèrent tendrement.

Et c'est ainsi que le jeune Pierre Bayard partit pour aller apprendre le métier des armes. Il ne devait pas tarder à acquérir la réputation d'un des plus valeureux soldats qui ait jamais servi la France. Bayard est, en effet, une de nos plus pures gloires, car ce vaillant fils du Dauphiné, que l'on a surnommé le Chevalier sans peur et sans reproche, a lutté jusqu'à sa mort contre les Allemands, qui, déjà, tentaient d'asservir la France.

Le champagne de leurs officiers

Un officier de chez nous qui n'aurait qu'une croûte de pain la partagerait avec ses hommes. Mais les officiers allemands ne ressemblent guère aux officiers français. Ils se garderaient bien de partager quoi que ce soit avec leurs soldats, qu'ils considèrent comme appartenant à une humanité inférieure : pour eux la bonne nourriture... et pour les soldats les taloches et les coups de pied ! A Schirmeck, dans la vallée de la Bruche, nous fîmes prisonniers de nombreux troupiers allemands qui, littéralement, mouraient de faim, et pendant ce temps on découvrait au fond d'une tranchée, outre les reliefs d'un petit festin... une caisse de champagne ! Les officiers buvaient les vins les plus chers, tandis que les hommes n'avaient pas même à se mettre sous la dent un morceau de pain de munition.

REVUE DE LA PRESSE

Le Petit Journal. Quant à une attaque brusquée et à essayer d'enlever une place comme Paris par un coup de main, il n'est pas besoin d'être un type du genre de Napoléon pour voir que c'est plus impossible encore qu'entreprendre le siège. Si l'ennemi s'obstine à marcher sur Paris, c'est parce qu'il espère battre sous Paris l'armée française et attaquer ensuite le corps de la place après avoir repoussé cette armée.

Le Petit Parisien. Poussons les choses au pis : admettons que nous (prouvions un échec. Cet échec n'entraînerait pas la destruction de nos armées ; il resterait encore des centaines de mille hommes pour une nouvelle bataille à opposer aux troupes allemandes, qui, même victorieuses, auraient subi des pertes énormes.

L'Humanité. Une nation qui a la foi jusqu'au bout ne peut être vaincue. Notre armée est là, ardente, enthousiaste comme au premier jour. Son moral n'est en rien entamé. Pourquoi le serait-il ? Un million et demi de nos enfants, frères, parents, amis sont au feu, animés, du premier au dernier, de la certitude de victoires. Tous nous orient d'espérer, d'avoir la foi comme eux des succès au définitif règlement de comptes. Nous serions sans excuses, dans ces conditions, de montrer la moindre défaillance.

La Lanterne. « Nous n'avons qu'à durer pour voir venir à notre aide des contingents de plus en plus nombreux. Où est-il donc dans ces conditions, le péril, sinon pour l'Allemagne ? Mais avant la catastrophe définitive, c'est en France même, c'est devant Paris qu'elle connaîtra de cruels revers, et à l'avance, il nous semble entendre l'acclamation de l'univers entier saluant sa délivrance au cri de : « Vive Paris ! »

L'Action française. L'Allemagne est dans la situation d'un homme garotté de plus en plus étroitement qui se dépense en détentes musculaires excessives jusqu'au moment où il ne pourra plus bouger. Nous portons le poids de ses dernières ruées, et c'est un grand honneur ; mais elles nous feront moins de mal que ne l'espère la bête barbare. Elle arrive à nous exténuée ; nos armées finiront bien par l'abattre.

Le Matin. Parmi les suppositions qui s'offraient d'abord à l'esprit, on avait songé à la menace d'une attaque brusquée, à une poussée si formidable que l'armée ennemie aurait pu espérer culbuter notre barrière d'hommes, passer sous les feux croisés de nos forts et venir toucher Paris en un point sensible. Si cette forme de combat a été envisagée par les Allemands, si elle a été la pointe de la flèche qu'ils tiraient vers nous, elle s'est fichée en terre avant d'avoir touché le but.

La Petite Gironde. Il faut vaincre, il faut sauver la France, et pour atteindre ce but, les citoyens si jaloux en temps ordinaire de l'exercice de leurs droits ont abdiqué dans les circonstances actuelles toute leur volonté dans les mains du gouvernement, qui a assumé la plus lourde des responsabilités.

Le Petit Niçois. L'Italie n'a pas oublié... Son peuple, tout entier, frémit de voir se renouveler, après un demi-siècle, les sauvageries qui s'exercèrent contre lui, aux temps maudits de l'occupation autrichienne.

Le Populaire de Nantes. Nous avons dû reculer peu à peu devant des forces très supérieures. Il ne faut incriminer personne. Nos troupes ont combattu héroïquement, commandées par des chefs énergiques, et si l'ennemi a avancé, ce n'est ni faute de courage chez nos soldats, ni manque de direction chez nos généraux.

Il convient de faire confiance à ceux qui ont la responsabilité des affaires et de ne pas nous substituer à eux, alors que nous ne connaissons rien à la tactique et à la stratégie.

Le Phare de la Loire. La lutte peut durer longtemps, nous aurions pour alliés invincibles la famine, l'épuisement et la révolution. C'est l'ennemi seul qui peut raccourcir le délai en commettant des folies qui le mettraient à notre merci.

La Dépêche (de Toulouse). Que si, au surplus, Paris était, non pas investi, mais simplement attaqué, la France ne serait pas encore vaincue. Paris, en effet, peut tenir longtemps et les Allemands n'ont pas perdu le souvenir de l'héroïque siège de 70. Honte à ceux des Français qui viendraient, eux, à l'oublier. Nous n'avons pas besoin de trembleurs !

Le Gérant : DANIEL GOUNOUILHOU.